

# Une Pie parmi les Paons



Tome 1  
Le paradoxe

Madyline Rose

# **Une Pie parmi les Paons**

Tome 1 : Le Paradoxe

**Madyline Rose**

Ceci est une œuvre de fiction, les personnages font entièrement partie de mon imagination. Bien que les lieux soient réels, le nom des hôtels et des résidences n'existe pas.

Droits d'auteurs © Madyline Rose 2016

ISBN : 978-2-9558815-3-8 ( EPUB )

ISBN : 978-2-9558815-8-3 ( Broché )

E-mail : [madylinerose.m@gmail.com](mailto:madylinerose.m@gmail.com)

ISBN 978-2-9558815-8-3 Première réédition

## **Vendredi 14 janvier 1949, 6h30**

Gelée de la tête aux pieds, j'essayais d'échapper à la silhouette dissimulée derrière les feuillages. Je voulais trouver une route, la lumière du jour, mais un vent glacial suggérait la mort... C'était terrifiant... Sentant une sueur froide me glisser le long du dos, je m'éveillai en sursaut, ma dague à la main.

*Maudit cauchemar !*

— Tout va bien, Connie, me rassura Jeanne. Nous sommes dans le train pour Paris.

Encore sous l'emprise de ce mauvais rêve, je baissai difficilement mon arme.

— Tu as pu voir son visage cette fois ?

— Non, répondis-je d'une voix saccadée.

Depuis mon accident de la route d'il y a deux ans, mes nuits étaient devenues insupportables. Mais le plus dur était d'accepter mon amnésie rétrograde. C'est-à-dire ne plus avoir de souvenirs d'avant ce drame. Heureusement pour moi, mon journal intime a pu éclaircir une partie de ma vie, en voici quelques lignes :

Je m'appelle Constance Letarin née le 2 mai 1925 à Marseille, j'ai 24 ans et je suis photographe de mode.

Ma mère est morte en couches. Quant à mon père, il fut porté disparu à la suite d'une expédition en Australie, un an avant mon accident, je n'avais alors que 21 ans. Avec l'appui de mon ami, l'inspecteur Nicolas McDavis, je cherchais à lever le voile sur cet événement.

D'autres passages parlaient d'une légende autour d'un collier offert par mon père. Ce bijou serti d'une pierre posséderait une aura des plus mystérieuses... C'est sans doute celui qui orne mon cou depuis lors.

Entre deux pages se trouvait un article de journal.

*« Drongo frappe encore ! »*

*Ce mardi 21 janvier 1947, un vol a été commis à l'hôtel Drouot. Seuls les bijoux de Sa Majesté la reine d'Autriche ont été dérobés. Personne ne connaît le visage dudit Drongo, mais d'après la description des témoins, ce voleur à l'apparence fluette serait doté d'une agilité incroyable !*

*Que fait la police ? Et bien, elle tourne et tourne en rond ! Cet oiseau a plus d'un tour dans son sac alors, ayez toujours un œil sur votre épaule. Il se pourrait que Drongo vienne s'y poser. »*

Je me faisais peut-être des idées, mais le fait que tout ceci se soit produit au même endroit et au même moment que mon accident de la route m'intriguait. Après, comment ne pas se poser de questions quand votre passé reste un mystère ?

— Il est encore tôt pour aller déjeuner, dit Jeanne en me regardant quitter le compartiment.

— J'ai besoin de m'aérer l'esprit.

— Je n'aime pas te voir dans cet état.

— Tu t'inquiètes toujours trop, ma Jeannette.

Dans la voiture-restaurant tout était plus luxueux encore que dans mes pensées. Le dîner de la veille, présenté par un service incomparable, fut délicat et goûteux. Malgré l'heure matinale, la commande d'une boisson chaude fut prise de la même façon. Mon thé au citron, accompagné de petits biscuits, me fit un bien fou.

Je réalisai l'enthousiasme qui me portait vers ce grand défilé de mode organisé par la maison Bourclet. Jeanne avait eu raison de me persuader de reprendre mon métier qui était plus une passion en vérité. Et le fait de nous y rendre ensemble était encore plus exaltant. La couturière hors pair et son acolyte, la photographe amnésique ! Même si depuis mon accident je n'avais aucun souvenir, sa présence et son soutien m'ont permis de retrouver une vie à peu près normale. Ce qui m'a fait prendre conscience que Jeanne, plus qu'une confidente, était ma sœur de cœur. Contrairement à moi qui suis brune, sa chevelure rousse possédait un je ne sais quoi qu'enviaient toutes les femmes.

Les gros titres d'un journal posé non loin attirèrent mon attention.

*« Journée de la mode à Paris*

*Ce samedi 15 janvier 1949, à l'hôtel Le Colibri, la maison de Haute Couture Bourclet présentera sa nouvelle collection printemps-été, avec la participation exclusive de la joaillerie Carra. Seulement sur réservation au numéro inscrit en bas de page. »*

Cela présageait un défilé hors du commun. D'incalculables bijoux au cou de mannequins de prestige ne pouvaient qu'attiser l'avidité de certains brigands... Mon sang ne fit qu'un tour quand je vis un autre article à l'avant-dernière page. Celui-ci parlait d'une enquête en cours, au sujet d'un explorateur et d'un géologue.

*« Gardons espoir*

*Un grand homme d'affaires a fait un don important destiné à poursuivre les recherches sur les deux explorateurs Patrick Johnclif et Philippe Letarin, disparus mystérieusement en Australie, il y a trois ans.*



*L'équipe de missions reste optimiste, car ce sont des hommes de terrain, rompus aux situations extrêmes.*

*J. Delier »*

— Il faut que je sache qui est ce généreux donateur. Grâce à lui, les recherches peuvent continuer !

En quittant ma table, je reconnus l'homme trapu entrant dans la voiture-restaurant, tel un bulldog pataud. Ses lunettes en équilibre sur son nez lui donnaient un air bourru. Ce n'était autre que le célèbre commissaire Théodore Landal.

— Bien le bonjour, Mademoiselle ! salua-t-il en rajustant celles-ci.

— Bonjour Commissaire, répondis-je courtoisement

— Quelle aventure vous amène à quitter notre Bonne Mère pour le froid du Nord, Mlle Letarin ? demanda-t-il méfiant. Vous n'allez pas mettre votre nez dans des histoires qui ne vous concernent en aucune façon ? Hum ? dit-il avec sa bouche de chien ruminant.

— Pourquoi cette question ? demandai-je curieuse et quelque peu amusée.

— Il s'avère que, dès qu'il y a une enquête, je vous trouve toujours sur les lieux, à fouiner partout.

— Une enquête ? Seriez-vous en train de me mettre sur une piste, Commissaire ? Car vous savez bien que je ne cherche rien. Le mystère et quelquefois la maladresse se dressent à moi tout naturellement, déclarai-je satisfaite.

Jeanne arrivant derrière moi lui affirma :

— Nous montons à Paris pour le travail. Ensuite, nous redescendrons vers notre beau soleil, c'est aussi simple que cela.

— Bien, bougonna-t-il. Espérons que pendant ce séjour, vous apprécierez la beauté de la capitale. Sur ce, bonne journée à vous, Mesdemoiselles.

Avec sa légendaire démarche nonchalante, il continua son chemin vers les voitures-lits tout en digérant difficilement son interrogatoire de fortune.

— Pourquoi est-il toujours aussi désagréable ? demanda soucieusement Jeanne.

— C'est sa nature, on ne pourra rien y changer. Dès que nous nous retrouvons dans la même pièce, il se métamorphose en une sorte de chien hargneux prêt à

mordre. Et son comportement me fait dire qu'il ne souhaite en aucun cas ma présence à Paris.

## Paris

Durant tout le voyage, je n'en avais pas perdu une miette, mon appareil photo ne savait plus où donner de l'objectif !

Le soleil daigna enfin se montrer lorsque le taxi nous déposa devant l'hôtel mythique Le Colibri.

— Quel endroit magnifique ! s'exclama Jeanne. Ça fait rêver !

Devant les portes de ce prestigieux établissement, M. Giboulet le propriétaire nous accueillit comme des célébrités.

La bâtisse ressemblait à un véritable palais. D'importantes colonnes de marbre soutenaient de splendides voûtes, et des peintures de grands maîtres ornaient les murs. Le réceptionniste quant à lui semblait avoir été sculpté sur place, ne faisant qu'un

avec ce décor. Tout en nous expliquant les différents services proposés par l'hôtel, il nous remit la clé de notre chambre et nous souhaita un inoubliable séjour.

D'autres clients arrivèrent au même moment, dont la célèbre mannequin Maddy Duval, accompagnée d'une jeune femme blonde, légèrement plus jeune que nous, aux airs naturels et distingués.

Le garçon d'étage nous accompagna jusqu'à notre chambre. Refusant de prendre l'ascenseur, je les rejoignis au premier étage en empruntant l'imposant escalier de marbre, dont les rampes en bois exotique étaient soutenues par des lamelles d'acier doré.

*Arrivée sur le palier, je m'engageai dans un long couloir décoré avec autant de goût, éclairé par des appliques en cristal. Devant l'une des portes m'attendaient mon amie et le garçon d'étage.*

Tapissée d'un ton parme, la chambre était accueillante, spacieuse. Deux lits d'une place, recouverts d'un jeté blanc immaculé, reflétaient douceur et pureté. Une salle de bain, aussi grande que mon salon, présageait de longs moments de détente. Le garçon d'étage déposa les valises près du bureau face aux lits, nous salua et quitta la chambre. Une

enveloppe était posée sur le bureau. J'en sortis une carte d'invitation.

*« Mlle Constance Letarin*

*Vous êtes cordialement invitée au cocktail de bienvenue, ce vendredi 14 janvier 1949 à 19h30, dans la salle de réception de l'hôtel.*

*Respectueusement, M. Jean-Baptiste Bourclet »*

*Je me tournai vers Jeanne.*

— Notre hôte nous convie à un cocktail des plus raffinés, ma chère, dis-je en minaudant. Étant épuisées par ces 14 heures de voyage, je te propose une attention des plus raffinée et bien méritée. Un moment de détente à l'espace bien-être, l'unique fleuron des mille et une activités proposées par l'hôtel.

— Mais ceci est une idée formidable, mon amie ! acquiesça-t-elle avec prestance.

On pouffa de rire.

— Nous sommes des princesses ! se réjouit Jeanne en se laissant tomber sur le lit.

— Faut croire, nous n'avons pas l'habitude d'être chouchoutées ainsi. Oh ! Ma Jeannette ! Nous allons profiter pleinement de ce séjour !

\*

Le cocktail venait de commencer, et hormis les grands professionnels de la mode, plusieurs personnalités étaient déjà présentes. Parmi elles, le célèbre mannequin Maddy Duval. Elle était aussi resplendissante que dans les magazines. Dans sa robe couleur rubis, elle attirait la jalousie féminine tandis que son regard de chat en faisait rêver plus d'un.

Derrière elle, une poignée de policiers et de journalistes tentaient de se frayer un chemin au milieu des convives. Les musiciens quant à eux donnèrent le ton. La soirée promettait d'être un peu trop huppée pour moi, mais je devais rester professionnelle. Être à l'écoute de mes clients en toutes circonstances.

Élancé dans son costume, M. Bourclet, le directeur de la maison nous accueillit avec un large sourire. Sa fine moustache lui donnait un air de Clark Gable. À ses côtés se tenait son épouse, Mme Marie Bourclet.

Dans son tailleur tiré à quatre épingles, cette grande couturière faisait partie de ces femmes modernes qui profitaient de la vie sans se dire que la cinquantaine était un fardeau.

— Mlle Letarin, me salua-t-elle, avez-vous fait bon voyage ?

— Oui très agréable, le site est magnifique. Je vous présente mon amie Mlle Jeanne Bourdelin, jeune couturière aux talents remarquables.

Ma Jeannette était ravie d'être parmi les plus influents. Son rêve devenait réalité.

M. Bourclet se tourna vers moi :

— Je me réjouis de vous avoir à mes côtés pour ce défilé. Votre nom est connu dans tout le pays et bientôt vous serez célèbre dans le monde entier !

— Je vous remercie du compliment, dis-je humblement.

— C'est sincère mademoiselle, affirma sa compagne. Cette année, la sublime Maddy Duval aura le privilège de porter les bijoux prêtés par M. Carra.

— Elle sera étincelante...



M. Bourclet nous présenta ensuite son fidèle bras droit, M. Donitalo et son épouse. La brune tempétueuse à souhait et son italiano bello. Mon attention se fixa sur une femme à l'air distant. Son nom me revint spontanément.

— Mme Poulas ?

Elle dessina un large sourire.

— Constance ! Quelle surprise !

*À qui le dites-vous !*

Jeanne me regarda stupéfaite.

— Ne me demande pas comment je m'en suis souvenue. Des visages et des lieux que je ne saurais situer refont surface depuis quelques mois.

— C'est formidable ! constata-t-elle à voix basse.

Mme Maryse Poulas devait avoir la quarantaine. Elle reflétait la ténacité et l'assurance.

— Cela fait belle lurette ! s'exclama-t-elle. Vous n'avez pas changé. Allons nous asseoir à une table. Nous y serons mieux pour bavarder.

En traversant la salle, elle me révéla son affection pour ma mère et leur complicité. Les voyages, le

théâtre, les compétitions sportives, qu'elles partagèrent, resteront d'inoubliables souvenirs. Elle m'assura que pendant ce court séjour, nous trouverions un moment pour les évoquer.

Qui aurait cru que je tomberais nez à nez avec cette femme ? Le destin se montrait enfin clément.

À notre table, nous reconnûmes la jeune femme rencontrée lors de notre arrivée, Mlle Jasmin, la secrétaire des Bourclet. Cette belle blonde au teint de porcelaine répandait la bonne humeur. Elle complimenta ma tenue, que Jeanne avait créée spécialement pour moi, mais qui pour ma part était assez affriolante. Je trouvais mon pantalon noir trop fuselé et mon bustier rouge coquelicot, trop pigeonnant. Cela dit, dans une soirée comme celle-ci, l'extravagance était à l'honneur !

— Nous n'avons rien à boire, fit remarquer Jeanne.

Je me levai de table.

— Que désirez-vous, mesdames ?

Chacune passa sa commande, mais aucune ne proposa de m'accompagner.

Tout en traversant la salle, je saluai les invités qui me séparaient du buffet.

*Allez, encore quelques pas, et je pourrai goûter à ces délicieux petits fours qui attisent ma gourmandise...*

Une vieille dame me bouscula. Je perdis l'équilibre et trébuchai sur un homme qui renversa son verre de vin sur sa chemise blanche.

*Oh non, zut !*

Deux grands yeux noisette me dévisagèrent.

*A-t-il vu un fantôme ?*

Me sentant totalement seule face à ce beau brun, j'en oubliai les bonnes manières.

— Ma chemise, grimaça-t-il contrarié.

— Je suis confuse...

Je voulais trouver quelque chose à dire, mais rien ne venait. Je me sentais tellement mal à l'aise.

— Vous ne l'avez pas fait exprès, se reprit-il calmement, ce n'est rien...

— Ne vous en faites pas, déclara Mme Bourclet en venant à mon secours. J'ai tout ce qu'il faut pour

redonner le sourire à M. Dubret. Suivez-moi, lui dit-elle. On va arranger ça !

*Dubret...*

Son nom glissa entre mes lèvres. J'essayai de changer ce regard de hibou sur mon visage, mais l'homme disparut au milieu des invités, me laissant totalement hébétée. Ce qui me rendit perplexe c'était l'expression sur son visage... J'avais l'impression d'avoir croisé Cupidon, mais sa flèche paraissait s'être déviée de sa trajectoire. Je passai les commandes et attrapai un petit four que j'avalai tout rond.

*Dans le rôle de la godiche empotée, je n'aurais pas fait mieux. M'enfuir à toute vitesse serait une bonne idée.*

De retour à ma table, la sœur de M. Bourclet, Mme Leblanc me reconnut immédiatement. Recevoir des éloges d'une des plus grandes femmes d'affaires dans le domaine de la mode fut pour moi l'accomplissement d'un dur labeur. Cette dame se mêla à notre conversation, pensant que Jeanne et Mme Poulas participaient au défilé du lendemain. Toutes deux en furent flattées, mais cela ne fut que de courte durée. Mme Leblanc n'arrivait pas à distinguer

les amateurs des professionnels tant la foule était dense.

Plus tard, la musique en attira quelques-uns sur une piste de danse improvisée, d'autres discutaient affaires, tandis que moi, je restais devant mon allié contre l'anxiété : le buffet. Ces soirées mondaines n'étaient véritablement pas ma tasse de thé. Se pavaner comme des paons et sourire à tout va me dérangeait beaucoup. Je préfèrai m'effacer derrière mon objectif.

Derrière moi, Mme Poulas et la sulfureuse Italienne Mme Donitalo bavardaient sur la sécurité des bijoux Carra et s'amusaient de l'attitude de Donitalo, le grand séducteur.

Je rejoignis Jeanne justement en pleine discussion avec lui. Je les interrompis et fis traverser la salle à mon amie, bras dessus, bras dessous.

— Jeanne, je ne sais pas pourquoi, mais quelque chose me contrarie.

— Tu ne changeras donc jamais, rit-elle. Toujours à l'affût de mystère. Tu transformes une simple situation en histoire compliquée.

— C'est plus fort que moi.

D'ailleurs, je me trompe rarement, c'est bien ça le problème.

— En parlant d'histoire, tu es arrivée au bon moment, me remercia-t-elle. M. Donitalo m'a proposé de me faire visiter Paris. Il ne manque pas de toupet !

— Sérieusement ? As-tu demandé à sa chère épouse de vous accompagner ? Je pense qu'elle serait heureuse de faire cette petite escapade.

— Sans rire ! Ne me laisse plus seule avec lui. Je ne me sens pas du tout à l'aise.

— Je plaisante ! Profite de la présence de ces créateurs pour leur demander conseil.

Je balayai du regard la grande salle.

— Au fait, as-tu remarqué le beau ténébreux au costume sombre ?

— Non, où ça ?

— À ta droite, soufflai-je en voyant M. Dubret venir vers nous.

— Tu es sûre que tu vas bien ? ironisa-t-elle. Il n'y a que des hommes rabougris.

Je lui donnai un coup de coude.

— Tu te moques de moi !

Au même moment, M. Bourclet et son associé quittaient la salle, semblant partager un différend. La proximité du bar me permit de m'approcher d'eux.

— Comment peux-tu prendre de telles décisions sans m'en parler ? protesta vivement M. Bourclet. Tout était clair pourtant, si jamais cela venait à se savoir nous risquerions d'aggraver la situation ! Nous n'avons aucune idée des conséquences que cela aura par la suite

— Ne réagis pas comme ça Jean-Baptiste, répondit calmement l'Italien, j'ai fait attention. Nous recevrons les documents sous peu et tu pourras enfin en être certain.

— Je l'espère, mon ami. Je l'espère.

M. Bourclet revint parmi les invités et me convia à le suivre dans une salle mitoyenne où deux hommes nous attendaient.

— Mlle Letarin, voici M. Carra le grand joaillier et M. Durand son proche collaborateur.

Ils me saluèrent d'un baisemain.

— Nous voudrions vous montrer la collection unique que vous aurez le privilège de photographier demain, poursuivit M. Bourclet. Pour sa sécurité, nous avons fait appel à la meilleure personne qui soit. Je vous présente M. le commissaire Théodore Landal.

*Oh non... Il ne manquait plus que lui !*



Devant la présence du commissaire, je ne pus retenir un sourire narquois.

— Mlle Letarin ! grommela-t-il. Décidément, vous êtes encore sur ma route ! Ne me dites pas que vous défilerez demain avec ces parures ? ironisa-t-il.

— Du tout, je suis celle qui les immortalisera sur papier photo.

Je m'adressai aussitôt à M. Bourclet :

— Le commissaire et moi-même avons déjà travaillé ensemble sur différentes affaires et...

— Et puis rien du tout, répliqua-t-il en fumant sa pipe. Ne l'écoutez pas, cette jeune femme se prend pour une détective !

C'était toujours la même rengaine. Un véritable chien hargneux prêt à mordre.

— Inutile de faire les présentations donc, lança avec humour M. Bourclet.

Il fit un signe au diamantaire M. Durand qui ouvrit le coffre-fort dissimulé par une peinture murale. Il déposa un écrin sur la table devant nous et sortit délicatement les bijoux sur un tapis de velours noir.

— Voici les merveilles, murmura M. Bourclet. Du diamant au saphir, de l'or à l'émeraude, ce sont de véritables œuvres d'art.

*Éblouissant !*

Sans les quitter des yeux, je demandai à Landal :

— Vous soupçonnez la présence de Drongo à ce défilé pour que vous ayez accepté de venir jusqu'ici, dans le froid et la pluie avec une brigade experte en protection de pierres précieuses ?

— Ah ! Cette jeune femme va me rendre fada à toujours être dans mes pattes ! Occupez-vous de vos photos et laissez la police faire son travail.

Après avoir replacé l'écrin dans le coffre, Landal nous salua et quitta la pièce, suivi de M. Bourclet.

M. Carra s'approcha de moi.

— Vous portez un très beau collier. Il met votre cou en valeur. Puis-je le regarder de plus près ?

Intriguée, je le déposai sur le tapis de velours. Je ne voyais pas pourquoi ce simple caillou attisait sa curiosité.

— Hum... Si ce bijou est véritablement celui auquel je pense, observa-t-il à voix haute. Puis-je vous demander comment ce médaillon est entré en votre possession ?

— C'est un cadeau de mon père.

— Comment se l'est-il procuré ?

*Concrètement, je n'en ai aucune idée. Les écrits de mon journal feront l'affaire.*

— Mon père est géologue. Il y a plusieurs années de cela, il est revenu avec cette pierre qu'il a fait sertir spécialement pour moi. Pourquoi cette question ?

— Excusez ma curiosité, mais il a découvert un joyau très rare !

Je sentis dans le creux de ma nuque comme une décharge électrique.

*Un joyau très rare ?*

Il s'approcha et me confia à voix basse :

— Vous a-t-il mise en garde en vous l'offrant ?

*La bonne blague. Si je m'en souvenais, je ne me promènerais pas avec ça n'importe où.*

— Non, je le considère comme un porte-bonheur, il ne me quitte jamais.

Le joaillier me recommanda d'y faire très attention.

— En réalité, Mademoiselle, vous avez à votre cou un bijou hors du commun.

— Comme vous le savez, poursuivit le diamantaire, je suis un spécialiste et je peux vous assurer que cela est tout sauf un simple gri-gri. C'est une pierre rarissime appelée plus communément larme de feu.

— Larme de feu, murmurai-je à mon tour.

— Exactement ! Cet état brut vous protège d'une convoitise inévitable. Si vous le faites polir, vous obtiendrez un diamant rouge étincelant, unique. Soyez très vigilante.

— D'accord, balbutiai-je en détaillant mon bijou comme si je le découvrais pour la première fois.

*Tous ces événements, mon accident, mon père,  
l'attention soutenue de certaines personnes, auraient-  
ils un lien finalement ?*

Parmi les invités, j'aperçus Mme Leblanc assise en retrait, qui paraissait distraite. Je l'abordai et lui parlai de la journée du lendemain.

— À ce propos, continua-t-elle, on m'a confié votre façon d'exercer et c'est justement ce qui me plaît. Si votre travail transmet l'image que nous recherchons, je peux vous certifier que vous ferez partie de nos proches collaborateurs.

— J'en serais honorée, Madame. Mon métier est le centre de mes intérêts, les gens me fascinent, la nature humaine est une richesse, le moindre détail attise ma curiosité.

— C'est très concret ce que vous dites là.

Son regard se porta sur le couple d'Italiens quittant la salle et changea de sujet. Elle m'exposa son

agacement sur l'attitude et la façon de penser de certains invités.

— Même après 30 ans de dur labeur, je suis toujours surprise par ces soi-disant professionnels de la mode. Ils sont quelque peu décalés par rapport à la réalité, et se pavent devant tous ces journalistes... Oh ! Excusez-moi, je vous ennuie avec mes fâcheuses remarques. C'est plus fort que moi ! Je dis tout haut ce que tout le monde rumine tout bas et ça dérange.

— Il n'y a pas de mal à exprimer ce que l'on pense.

— On n'est pas toujours ce qu'on veut laisser paraître, me confia-t-elle en se levant. Il se fait tard, je vous souhaite un bon repos, Mademoiselle.

Je me sens envahie de doutes tout à coup. Un verre, voilà une brillante idée !

\*

À peine étais-je installée au comptoir que le diamantaire m'offrit une flûte de champagne.

— Vous avez sûrement connu mon père, dis-je, c'est...

— Le professeur au flair affuté, le très célèbre géologue Philippe Letarin, acquiesça-t-il en souriant. Nous avons travaillé ensemble pendant plusieurs années.

Bouche bée, je posai mon verre. C'était peut-être lui le mystérieux donateur...

M. Bourclet se joignit à nous et se fit servir du Champagne.

— Il serait vraiment dommage de gâcher ce délicieux breuvage.

— Notre hôte a raison, admit M. Durand, buvons à notre rencontre.

J'attrapai ma flûte et eus le temps d'avaler une gorgée qu'il nous souhaita une bonne nuit et se retira sans attendre.

*Où va-t-il ? J'ai des milliers de questions à lui poser.*

— Quel homme charmant ! déclara M. Bourclet.

— Vous le connaissez bien ?



— Si on peut dire... On le retrouve toujours dans ces soirées mondaines où l'on parle continuellement affaires. C'est une personne assez respectable.

Son attention se porta vers le hall.

— Comment est-ce possible ? Vivie ? Je vous prie de m'excuser, mademoiselle... Une amie...

Soudain, c'était comme si toute l'assemblée avait eu la même idée : Mme Poulas se retira à son tour, suivie du mannequin qui ne cessait de bâiller discrètement.

Même les musiciens plièrent bagage. Quant à mon beau ténébreux, il quitta l'hôtel sans même m'adresser un regard.

*Quelle idiote ! À part lui avoir bafouillé des excuses, je ne lui avais rien dit d'intéressant pour qu'il veuille engager une discussion avec moi.*

Je traversai la salle avec mon verre de champagne comme lot de consolation contre ma déception, et me joignis à Jeanne en pleine conversation avec Mlle Jasmin.

Vers minuit dix, alors que nous nous apprêtions à quitter la réception, Mme Bourclet nous demanda si nous avions vu son époux. Malheureusement la

dernière fois que nous l'avions aperçu, il se dirigeait vers le hall. Après quoi nous la saluâmes et regagnâmes notre chambre.

Mlle Jasmin disparut dans la sienne, quand un drôle de fracas provint de celle des Bourclet.

## Samedi 15 janvier 1949, 00h20

— On a entendu quelque chose dans votre chambre, chuchota Jeanne à Mme Bourclet qui sortait de l'ascenseur.

— C'est peut-être mon époux, je le cherche partout. Bonne nuit, Mesdemoiselles, murmura-t-elle en entrant dans celle-ci.

Soudain, un bruit sourd...

Mme Bourclet surgit de sa chambre totalement paniquée.

— Venez vite ! Croyant qu'il dormait... Je n'ai pas allumé... Je... Je suis allée vers la salle de bain et là j'ai trébuché sur lui...

*Oh non !*

M. Bourclet gisait au sol. Il tremblait...

— Monsieur ! dis-je en m'agenouillant près de lui.  
Serrez-moi la main !

— Il ne réagit pas, gémit son épouse.

— Jeanne appelle les secours ! Il a des rougeurs au visage et les pupilles dilatées...

*Non, non, restez avec nous, je vous en prie, tenez bon.*

— Que se passe-t-il ? demanda Mme Poulas sur le seuil de la porte.

— C'est M. Bourclet...

Sa femme vacilla. Je la rattrapai de justesse et l'installai dans l'un des fauteuils du couloir.

Les secours arrivèrent enfin. Le médecin posa des questions sur les circonstances de l'accident et sur l'état de santé de son époux afin d'établir un diagnostic. Mme Bourclet lui assura qu'il avait une bonne condition physique et qu'il ne prenait aucun traitement.

Quelques instants plus tard, le médecin revint vers elle et déclara :

— Madame, votre mari vient de faire un malaise cardiaque. Nous le transportons à l'hôpital pour une série d'examens.

— Comment est-ce possible ? s'écria-t-elle en pleurs.

Ensommeillé, M. Donitalo sortit à son tour, il me demanda d'aller chercher Mme Leblanc. Au même instant, la secrétaire apparut affolée.

— Que se passe-t-il, il y a le feu ?

Je lui expliquai rapidement la situation en tapant à la porte de la grande dame.

— M. Bourclet ? s'affola-t-elle. À l'hôpital ?

*Pourquoi tarde-t-elle à nous ouvrir ?*

— Mme Leblanc ! C'est, Mlle Letarin !

— Il y a un souci ? s'inquiéta derrière nous l'Italienne.

— Elle ne répond pas.

— Elle a peut-être pris un comprimé pour dormir, émit-elle.

J'eus un mauvais pressentiment et appelai le maître d'hôtel qui arriva prestement et ouvrit la porte.

En éclairant la chambre, nous vîmes Mme Leblanc, gisant au sol au milieu de cette pièce sans dessus dessous.

— Grand Dieu ! s'écria le maître d'hôtel.

— Elle est morte ! s'exclama Mme Donitalo choquée.

Cette situation me semblait irréelle. Je m'agenouillai près du corps et posai mes doigts sur sa jugulaire. Son pouls battait faiblement.

— Elle est en vie, les rassurai-je en retirant ma main couverte de sang.

Le choc fut si brutal pour Mme Donitalo qu'elle quitta immédiatement la pièce suivie de la secrétaire en pleurs, tandis que M. Giboulet rattrapa les secours encore sur place. C'était un véritable cauchemar. Je demandai rapidement à Jeanne d'aller chercher le commissaire à l'étage au-dessus.

\*

Landal entra dans la chambre en grognant :

— Que se passe-t-il, Mlle Letarin ?

— C'est à n'y rien comprendre...

— Votre amie m'a dit que M. Bourclet a été victime d'un accident cardiaque. Et là, je me retrouve avec sa sœur. Où est-il ?

— En route pour l'hôpital...

— J'appelle la police de Paris, je ne suis pas dans ma juridiction et je n'ai aucun pouvoir. Je vais sécuriser la pièce. En attendant, je vous demanderai de sortir, s'il vous plaît.

Dans le couloir, tout le monde avait déserté, sauf Mme Poulas et Jeanne.

— Où sont la secrétaire et Mme Donitalo ?

— Au salon de thé, me répondit Mme Poulas en allumant une cigarette. Elles sont auprès de Mme Bourclet. Comment va Mme Leblanc ?

— Elle est mal en point.

— Qui a pu faire une telle chose ? dit-elle en regardant les secours s'affairer. C'est abominable. Je descends voir si je peux me rendre utile.

Jeanne n'avait pas ouvert la bouche. Elle était terrifiée. Je la pris par le bras et l'emmenai dans notre chambre.

— Il y a un fou dans l'hôtel, il va revenir, s'affola-t-elle. Il va s'en prendre à nous !

— Ne dis pas de bêtise, voyons. Nous ne savons pas ce qui s'est passé. Avant de tirer des conclusions aussi tordues, reposons-nous. Nous en avons grandement besoin.

Je ne pensais pas un mot de ce que je venais de dire, mais il ne fallait pas aggraver la situation. Quelques minutes plus tard, Landal demanda à me voir. La peur se lut sur le visage de mon amie.

— J'en ai pour cinq minutes tout au plus, la rassurai-je en quittant la chambre.

Le commissaire m'emmena dans celle de Mme Leblanc où trois agents inspectaient les lieux. L'un d'eux vint à notre rencontre.

*M. Dubret ?*



Mon bel inconnu s'était débarrassé de sa chemise blanche maculée de vin, pour une autre aussi chic et noire, ce qui mettait en valeur ses grands yeux noisette.

— Commissaire, salua-t-il d'un hochement de tête. Je me présente : Inspecteur Valentin Dubret, Police de Paris. Nous venons d'être informés de l'affaire.

*Non... Ce beau ténébreux faisait partie des forces de l'ordre ! Fréquenter un tel homme ne serait pas si simple. Non, mais qu'est-ce que je raconte ?*

Landal se présenta à son tour en expliquant la raison de sa présence au défilé de demain.

— Vous trouviez-vous sur les lieux lors des incidents ? demanda l'inspecteur.

— Non, j'étais dans ma chambre à l'étage au-dessus... Mais vous, vous étiez à la soirée.

— Oui, j'ai quitté la réception vers minuit moins vingt.

Il se tourna vers moi, surpris et quelque peu contrarié :

— Que faites-vous ici ?

*Oh ! Je ne m'attendais pas à un tel accueil !*

— C'est moi, lui répondit Landal, je lui ai demandé de m'accompagner. Mlle Constance Letarin est photographe. J'ai fait appel à elle plusieurs fois pour des affaires similaires, de plus elle est l'un des principaux témoins de ce soir.

L'inspecteur resta silencieux quelques secondes avant de prendre le commissaire à part et de revenir vers moi d'un air réticent :

— Ne vous en mêlez pas. D'ailleurs, vous n'avez rien à faire ici.

*Bon... Au moins, ça valait le coup d'être clair.*

Mais ce qu'il ne savait pas, c'était que ni Landal ni moi ne lâcherions l'affaire.

Le commissaire lui énuméra différentes grandes enquêtes auxquelles j'avais participé depuis deux ans et arriva finalement à le convaincre. Malgré son caractère de cochon, Landal pouvait se montrer conciliant quand il le voulait.

Sans changer d'attitude, l'inspecteur me demanda de lui raconter ma version des faits. Pas facile quand de beaux yeux vous scrutent de la tête aux pieds. J'inspirai à fond et lui relatai le déroulement de la soirée, dans les moindres détails.

— Au cocktail, je n'ai rien remarqué, sauf peut-être quand M. Bourclet et son associé se sont retirés dans le hall. Ils ont eu une conversation assez agitée.

— Avez-vous pu entendre ce qui s'est dit ?

— Non, ce fut bref.

— Combien de temps se sont-ils absentés à peu près ?

— Cinq minutes environ. Mais il s'est passé quelque chose d'étrange.

— Quoi, donc ?

— J'étais en compagnie du diamantaire quand M. Bourclet s'est joint à nous. Nous avons trinqué et

là ! M. Durand mit fin à notre conversation avant de se retirer, suivi de M. Bourclet qui reconnut une certaine « Vivie », d'après ce que j'ai compris.

— Comment était-elle ?

— Aucune idée à vrai dire. Je ne l'ai pas vue.

— Vous avez bu tous les trois du champagne ?

— Oui.

L'inspecteur envoya ses agents trouver le diamantaire. Quant au commissaire, il l'informa que celui-ci séjournait non loin d'ici, chez sa sœur.

— J'ai besoin d'en savoir un peu plus sur M. Bourclet, poursuivit-il. Dans sa chambre, nous n'avons rien trouvé de suspect.

*C'est l'occasion, tente une approche.*

— Il portait encore son costume et ses chaussures, relevai-je. Son visage était congestionné et ses pupilles dilatées. J'ai trouvé ça bizarre pour une crise cardiaque.

Landal rajusta ses binocles.

— Ne mettez pas la charrue avant les bœufs, voulez-vous ? Même si tout cela paraît curieux après ce qui vient d'arriver à sa sœur.

— Peut-être qu'au moment de la chute, continuai-je, il a dû se rattraper au lit, entraînant la couverture et la table de chevet ce qui a débranché la lampe par la même occasion.

— Si vous le dites, rétorqua froidement Dubret. En attendant les résultats des analyses, que pouvez-vous me dire sur Mme Leblanc ?

— À la soirée, elle paraissait distraite.

— Il faut savoir si cela avait un rapport avec l'altercation qu'a eu son frère peu de temps avant. Commissaire, en entrant dans la chambre, avez-vous remarqué un détail ?

— Mlle Letarin était auprès d'elle à mon arrivée, les secours ont suivi peu après.

Le regard de l'inspecteur se porta sur ma main gauche.

— Est-ce du sang ?

— Euh... Oui, c'est celui de Mme Leblanc. Je lui ai pris le pouls...

— Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ? répliqua-t-il furieux. Donnez-nous vos empreintes ; ça vous exclura des suspects. Avez-vous touché ou déplacé autre chose ?

— Non.

— Un agent va prendre votre déposition. Je vous demanderai de sortir de cette pièce, Mademoiselle.

*Je rêve ! Tout ça pour du vin sur sa chemise !*

J'essayai de garder mon calme devant son pouvoir d'autorité que je trouvais ridicule, seulement le feu sur mes joues et sur mon décolleté devait me trahir.

D'un regard, Landal me supplia d'obéir, mais je fis tout de même face à l'inspecteur :

— Mme Leblanc portait la même robe qu'au cocktail et comme elle a quitté la réception à 23h00, cela n'a pu se produire que peu de temps après.

— Et vous avez trouvé ça toute seule ? ironisa-t-il.

— Peut-être que l'intrus a été surpris et l'a assommée avec ce qui lui tombait sous la main.

Landal me grogna :

— Ah, ne commencez pas avec vos suppositions !

— Vous m’avez demandé de décrire la situation au moment où nous sommes entrés dans la pièce. De plus, une odeur de tabac flottait dans l’air alors que je ne l’ai jamais vue fumer, d’ailleurs sa poubelle et son cendrier sont vides.

— C’est l’œil avisé de la photographe, me complimenta celui-ci afin de détendre l’atmosphère.

— Tout à fait, releva cyniquement l’inspecteur, vous avez pensé à tout.

Je n’arrivais plus à rester en place. Pourquoi m’en voulait-il à ce point ? Je n’avais rien fait. Enfin... À part, lui taper sur les nerfs. Mais ce n’était pas une raison pour se montrer sarcastique.

— Mlle Letarin, me secoua la voix bourrue du commissaire. Que faisiez-vous à 23h00 ?

— J’étais encore à la réception. À minuit passé, alors que nous quittions la salle avec mon amie Jeanne et Mlle Jasmin, Mme Bourclet était à la recherche de son mari. Aucune de nous ne l’avait revu depuis son départ vers 23h00. Ensuite, nous sommes montées nous coucher. Et là, mon amie et moi avons entendu du bruit dans leur chambre, quand au même moment,

Mme Bourclet est sortie de l'ascenseur.

L'inspecteur me demanda alors :

— Pourquoi êtes-vous venue dans celle de Mme Leblanc ?

— Pour la prévenir sur la demande de M. Donitalo. En entrant avec l'aide du maître d'hôtel, nous l'avons trouvée inconsciente.

— Donc, d'après ce que vous me dites, Mme Bourclet fut la dernière à rejoindre sa chambre ?

— Oui.

L'état de la pièce où nous nous trouvions était chaotique, comme dévasté par une tornade. Sans conviction, je lui suggérai :

— Puis-je vous être encore utile en quoi que ce soit ?

— Bien sûr, me toisa-t-il, restez à l'écart et tout ira pour le mieux.

Tout en répertoriant les éléments susceptibles de jouer un rôle dans l'enquête, Dubret fit part de ses premières observations à Landal :



— Mme Leblanc a été frappée derrière la tête par un objet contondant en forme de croissant. Il ne manquait que quelques millimètres pour que cela lui soit fatal.

Leur regard s'arrêta sur un journal posé sur la coiffeuse :

« *Drongo frappe encore !*

*Ce mardi 21 janvier 1947, un vol a été commis à l'hôtel Drouot... »*

*C'est le journal du jour de mon accident ! Drongo !*

Ma curiosité m'aida à dissiper mon malaise et je demandai à Landal :

— Cela peut-il avoir un lien avec cette affaire ?

— Peut-être...

— Mes hommes vont examiner tout ça, lança Dubret. Il n'y a pas d'effraction : la fenêtre et la porte d'entrée étaient verrouillées de l'intérieur. Et nous n'avons trouvé aucune empreinte, à part celle de la victime et cette tache sur le tapis. Elle n'est pas plus

grosse qu'une pièce de monnaie. On dirait de la boue ou quelque chose de ce genre.

Derrière lui, les portes de l'armoire étaient ouvertes. Un bout de papier jauni dépassait d'une pile de linge.

*Un article du 24 avril 1939 ? Il y a 10 ans ? Intéressant...*

*« Une adolescente de 14 ans accusée de vol » faisait la une. Un procès discret se déroula sur trois jours. Faute de preuve, la jeune demoiselle fut acquittée. Étant mineure son identité ne fut pas révélée.*

Landal remonta ses lunettes et marmonna :

— Je me souviens de cette affaire.

— Et, qu'en pensez-vous ? qu'émanda Dubret en le détaillant à son tour.

— Aucune importance, de toute façon j'ai toujours été convaincu de son innocence.

Perplexe, l'inspecteur se passa les mains dans les cheveux :

— Pourquoi garder un journal vieux de 10 ans ? Et quel rapport y a-t-il avec Drongo et cette enquête ? Il

faudrait retrouver cette jeune fille qui doit avoir 24 ans aujourd'hui.

*Mon âge.*

Il se tourna vers moi et me remercia pour ma coopération, en m'informant que les interrogatoires reprendraient vers 9 heures.

Étrangement, je n'avais pas sommeil. Était-ce dû à l'affaire ou à cet inspecteur antipathique ?